

Les foins aux Charbonnières

Nous parlerons d'abord de généralités.

Qui furent-ils, à la Vallée de Joux, à témoigner par l'écrit des rudes travaux des champs, et en particulier de la période des foins, ou des fenaisons, si voulez que l'on emploie ce terme plus raffiné.

Ils furent, somme toute, plus nombreux que nous avons pu le croire de prime abord. Voici un recensement sommaire des publications où se trouvent évoquées les périodes de fenaisons à la Vallée de Joux :

- Samuel Aubert, A propos de la fenaison, FAVJ du 7 août 1930.
- Samuel Aubert, Souvenirs de jeunesse, Le Pèlerin, 1995 – texte écrit vers 1950 environ –
- Daniel Aubert, Souvenirs d'enfance, Le Pèlerin, 2003
- Georgette Maire-Deny, Ma vie au Mont-du-Lac, Le Pèlerin 2004
- Fernand Denys-Favre, L'Epine des quatre saisons, Le Pèlerin, 1994
- Samuel Rochat, Tsun de l'Epine, volume premier, Editions du Haut-du-Village, 1997
- Samuel Rochat, Foins d'aujourd'hui, foins d'autrefois, dans la FAVJ 28 juillet 1982
- Paul-Henri Dépraz, La page tournée, 1996, Editions Eurêka

Chose assez curieuse, le professeur Piguet semble n'avoir pas parlé des foins, ni dans ses divers ouvrages, ni surtout dans son étude folklorique où pourtant la plupart des métiers sont exposés dans le détail.

Le Glossaires des patois de la Suisse romande offre de découvrir nombre d'objets en rapport avec les fenaisons.

D'aucuns de ceux-ci figurent dans les collections du Patrimoine de la Vallée de Joux. D'autres dans la collection Daniel Lehmann, à Lucens, et d'autres encore dans la collection des frères Rochat. Nous tenterons d'offrir un jour ou l'autre des photos de tout ce matériel désormais obsolète et contenu uniquement dans de telles collections, la plupart des granges et des fermes anciennes s'étant vidées, souvent pour laisser la place à la construction de nouveaux locaux d'habitation.

La palme des publications en rapport avec les foins est à attribuer au soussigné. Ses textes figurent dans les ouvrages suivants : Paul Tentoret, Mon enfance chez Tante Annette, Le Pèlerin, 1977 – avec en introduction un texte sur les foins chez Saïset – Saveurs d'enfance, Cabédita, 1991 – Les foins chez les Saïset, ou parcelle de la vie de Jean Chapuisat, faucheur, Le Pèlerin, 1998 – Les foins chez les Tsun, Le Pèlerin, 1997.

Toutes ces publications permettront de se faire une juste idée de la manière dont les fenaisons, période de travail assurément la plus rude de l'année, s'effectuaient en notre zone de montagne. Il reste cependant des lacunes qui ne pourront jamais être comblées, puisque tous les participants à ces travaux d'été

sont décédés, où s'ils ont encore la chance de vivre, ne sont pas forcément décidés à prendre la plume pour conter leurs souvenirs champêtres.

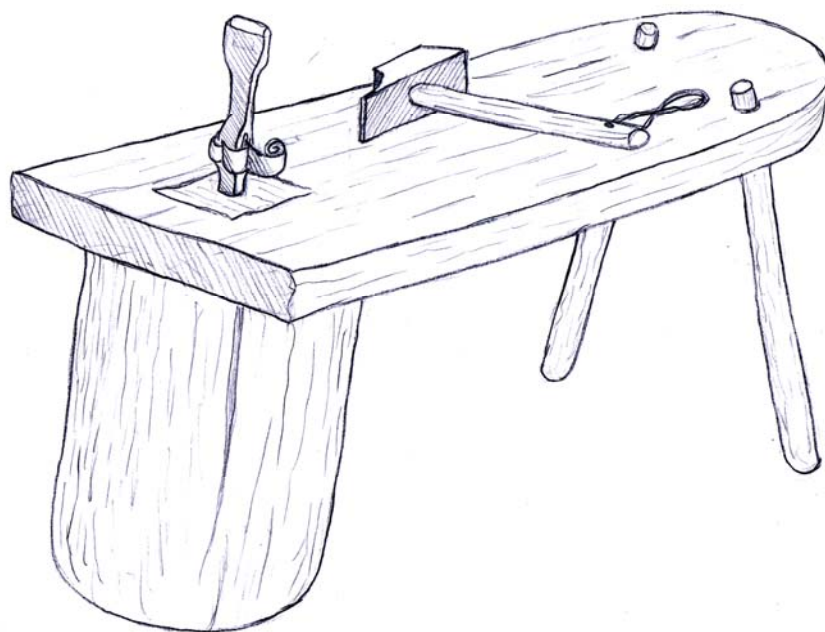
Nous n'allons pas reprendre ici la totalité de ces textes, mais offrir plutôt des photos qui permettent de mieux comprendre les gestes et coutumes.

Pour cette introduction avec ce monde agricole et d'élevage, à tout seigneur tout honneur !, nous nous sommes focalisé sur le village des Charbonnières, sur lequel, selon toute logique, nous possédons le plus de documents.

Les fenaïsons. Ou faire les foins ! Quelle affaire !

On a laissé pousser les récoltes en ce temps-là jusqu'au milieu du mois de juillet. Trois explications à cela. A l'époque l'on aime les foins mûrs, et quand bien même ceux-ci ont déjà perdu une partie de leur valeur nutritive, lessivés autant par le soleil que par les pluies. On compte sur les enfants qui vont entrer dans leur période de grandes vacances. Et troisièmement, souvent, l'on attend les paysans de plaine qui, après avoir fané leur domaine, viennent se louer à la montagne pour une deuxième période de ce type de travaux. Ils viennent parfois avec leurs chevaux, parfois aussi avec quelques-unes de leurs machines.

Nous voilà tous à pied d'œuvre. Enchaplons¹ nos faux sur les enclumes prévues à cet usage, fixées sur les plots à enchapler, ceci la veille, et le lendemain, de bonne heure, quand les champs sont encore inondés de rosée, hardi petit, en route pour ces surfaces où nous faucherons trois, quatre ou cinq à la lignée.



Le plot à enchapler (dessins P.-A. Rochat)

¹. Le dictionnaire Nicole dit ceci : enchaple, nom féminin, enclume pour affiner le tranchant de la faux (F.C.) - enchapler : marteler le tranchant de la faux pour l'amincir et améliorer la coupe (F.C.)

Les foins chez Alphonse



Et l'on fauche. Seule photo de cette activité que nous possédions pour les Charbonnières. Voici la famille des Alphonse. Nous pouvons être au Grayets, entre les Charbonnières et le Séchey. La photo fut prise par Georges Rochat d'Alphonse premier du nom, photographe amateur. Elle est d'une qualité tout ce qu'il y a de plus modeste et pourtant elle offre une certaine poésie malgré ses défauts.



Faucheurs à la Vallée de Joux.

Photo prise probablement sur la rive orientale du Lac de Joux, par Fred Boissonnas, pour l'ouvrage : Armand Vautier, la Patrie vaudoise, 1903.



Aux champs, avec Paul Rochat dit Paulet à gauche, son épouse Esther Rochat des Places au centre. Leurs enfants, dont Maurice Rochat au premier plan. A droite ? Dans quels champs sommes-nous ?



Chez Alphonse, grosse maison double au centre, avec façade de treize fenêtres. Les portes de grange sont du côté vent, la maison étant placée dans un sens différent de la plupart des fermes de la Vallée, pignons à occident et à orient. Cette maison fut construite en 1867, suite à l'incendie qui détruisit l'ancien quartier dont la structure était totalement différente à ce qu'elle deviendra après les reconstructions diverses, avec le Cygne à gauche, juste devant la pointe du clocher de l'église.



Quant à la qualité de la photo, même remarque que ci-dessus. Photo prise avec l'appareil de Georges Rochat que l'on voit ici distribuant les dix-heures aux faucheurs de la maison.



Nous ne possédons pas de photo pour l'opération qui consiste à désendaner, c'est-à-dire épancher le foin que la faux ou la faucheuse vient de mettre à terre. Ici au Bas-du-Chenit, avec la grand-mère d'Eugène Vidoudez.

Les foins chez les Saïset



Nous sommes pratiquement à la même place que pour ce qui concerne les faucheurs manuels vus plus haut. Nous avons affaire ici à une machine à faucher tractée par le cheval qui a double rôle : tirer la mécanique et actionner le couteau dont la force nécessaire à son mouvement de va-et-vient est prise directement sur la roue. Celle-ci est pourvue de grosse « dents » afin qu'elle adhère mieux au terrain. Famille Saïset, avec probablement Louis sur le siège. Nous sommes aux Grayets, encore et toujours.



La grande maison Saïset, à côté du collège, aussi un temps téléphone public. Ici un jeune aide au cheval, Louis Rochat au centre. Paul Tentoret, Léonie Rochat, Annette Rochat, femme de Samuel Rochat-Saïset, secrétaire municipal, et une petite fille dont nous ne savons pas le nom.

Alors donc la poutraison de cette grange est neuve, et le solin vide. Mais voici, les foin commencent. Hier les faucheurs arrivaient. Aujourd'hui, il est tôt, cinq, six heures peut-être, le paysage est de brume, ils partent aux champs. Quel monde déjà par le village et dans la campagne. Il y en a partout des faucheurs, à la Sagne, aux Grayets, aux Crêts de l'Épine. Et les faux vont bon train dans l'herbe mouillée. Car ils savent la tenir, ces hommes-là, c'est leur profession, ils ont versé chacun des poses par dizaines, et leur faux en est toute mince; mais elle résonnera encore bien sur l'enchaple, ce soir, au seuil des granges ou devant les remises. Tatatatata, lancinant, régulier. On enchaple, on affine le fil usé ou on le redresse, voilé qu'il est par quelque pierre touchée en bordure de forêt. Tatatatata, c'est la musique des soirs d'été. Et demain sortira pour la première fois le char à échelles de la grange. Et celui-ci, et les autres, tous les chars à échelles de ce village rouleront sur les chemins de terre pour arriver aux champs où ils seront chargés avec les fourches de bois. Le foin s'entasse; il est au fond,

entre les échelles, puis il monte. Le char s'élargit, grandit, on met la presse, passe la corde, on la tend avec les palettes passées dans les trous du tour; on peigne le char, il est prêt. Il va cahin cahan, les roues plongent dans la terre aux endroits tendres, il est au chemin, il écrase la terre blanche. Le cheval est plein de mouches, il arrive au bas du pont de grange, il prend son élan, il monte en appuyant chaque pas, il est à la grange, plante ses fers dans les planches du pont qui seront marquées, usées et où les noeufs ressortiront plus tard. Et maintenant il faut décharger. On transpire fort sur la tête qui va sentir dans toute la maison. Le cheval mange le foin qu'on lui a mis devant les pieds pour qu'il se tienne tranquille. Il est bien dans l'ombre, un moment, débarrassé des mouches et des tavans qui le faisaient frissonner. Les hommes triouvignent, c'est que cette année le foin est grand. Les chemises sont trempes. Enfin on a fini, on remonte sur le pont, car ce n'est que le premier char, et il faudra plusieurs jours avant de lever le foin. On boit un coup avant de repartir, un petit cidre. On retourne ensuite aux champs, et tout recommence. Les femmes sont derrière à ratteler avec de petits râteaux, le soleil progresse dans le ciel, c'est quatre heure, l'heure du souper. On se met à l'ombre du char, le cheval à à nouveau sa ration devant lui, on amène le panier, sous le

linge il y a le café, le cidre, le pain, le fromage. On a bon appétit lorsqu'on travaille au grand air, on est bien, on regarde la campagne, l'état des foin, le village, là-bas, un char qui passe, ceux qui chargent ailleurs, sur les pentes, ou près du lac, tout près, ou très loin; la vallée entière fait les foin, le foin s'entasse dans des centaines de granges. Il y a des odeurs partout, jusque dans les chambres des maisons qui ont les fenêtres ouvertes, les volets entr'ouverts.

Mais voici que des nuages s'amassent, il faut y aller avant l'orage, les mouches sont méchantes, on en a des essaims autour, et des grappes de tavirus sur les pantalons qui sentent le cheval, l'écurie, on va à grands pas, il fait lourd, on travaille plus vite, les nuages deviennent de plus en plus noirs, on entend rouler le tonnerre au loin, sur le fond de la Vallée qui devient gris; les zébrées se font de plus en plus près, on va vite, voici les premières gouttes, éparses, lourdes, riches, elles éclatent sur le dos du cheval, sur les avants-bras des hommes; elles se font rapidement plus serrées, on a pas le temps de finir le char, on presse ce qu'il y a, on rentre à la maison sans le peigner, il pleut avant qu'on arrive, c'est la roille, ça tombe à grands seaux, on est à l'abri, le cheval, le foin dégoulinnent; les chemises collent au corps,

elles en deviennent transparente, on regarde l'orage du pont de grange s'abattre sur le village, le tonnerre est maintenant sur le clocher de l'église, sur les toits, ça tombe, ça brille, il fait presque nuit, les grandes lueurs illuminent la campagne, le lac, les forêts, le Pont. Les chemins charrient des ruisseaux, l'eau est blanche, elle emmène du foin, ça sent le mouillé, voici quelques faucheurs, un cheval aussi, qui passent; ils étaient au Plat du Séchey quand l'orage a commencé, ils n'ont même pas pu ramener avec eux un char de foin, tout est mouillé, trempe, ça tonne, ça gronde, ça dure un quart d'heure, puis la pluie cesse, un rayon de soleil apparaît au travers des nuages qui vont vite, le ciel se dégage encore un peu, voici un coin de ciel, tout bleu, tout clair, mais la journée est quand même finie. Et recommence alors le bruit des faux que l'on enchapple. Tatatatata...

Et les années passent sur la maison des Saïsets. Que de choses et d'événements par le monde alors que vieillit la charpente et qu'elle se tisse de toiles d'araignées que jamais personne ne touchera, si ce n'est peut-être quelquefois un grand diable qui s'en met plein la tête et qui jure, là-haut, alors que la tâche est arrivée au poutres du toit; tant de toiles d'araignées que l'on en ferait dix fois le tour de la

terre. Et les années passent, et aujourd'hui, alors que la maison a cent ans, ce ne sont plus les mêmes gens, plus le même monde. L'écurie et la grange ont fini de servir, et dehors, à l'heure des foin, plus de chevaux, de chars à échelles, de faucheurs qui montent ou descendent le Crêt du Puits; plus de bruit de faux que l'on enchapple le soir, et de moins en moins de chemins de terre blanche où les roues cerclées font des ornières. Ce sont partout tracteurs et machines avec lesquels une seule personne fait ce qui nécessitait la présence de cinq hommes. Et dans cent ans, qu'en sera-t-il ? De quelle vie vivra notre village, et quelles seront les autres machines ? Verra-t-on au moins encore arriver chaque année l'heure des foin ? Nul ne sait la réponse, et peut-être en vaut-il mieux ainsi. Pourtant je ne peux que souhaiter à ceux qui viendront, de connaître encore et toujours, quand arrivent les mois d'été, la riche et éternelle odeur des foin que l'on rentre.

Les Charbonnières, fin juillet 1977

Rémy Rochat

Les foins chez Jules et Alfred Golay des Crettets



A gauche, la ferme des Golay des Crettets, avec le pont de grange accolé.



Aux Grayets, avec sur le char Alfred Golay, à la grosse fourche Jules Golay, et deux demoiselles qui peuvent être les filles de Jules qui en eut sept.



Les foins aux Grayets par la même famille, quelques années plus tard. Les enfants sont les petits-enfants de Jules Golay des Crettets.



Toujours aux environs des Grayets et avec le même type de machine. Armand Golay, quatrième génération depuis Alfred premier du nom, est sur le siège. L'action du couteau sera produite plus tard grâce à un moteur à benzine, facilitant de ce fait le travail du cheval.

Les foins chez les Quenet



Les Quenet aux environs du Gros Tronc dominant le lac Brenet.



LES CHARBONNIÈRES — Vallée de Joux
Départ pour la Montagne

Les Quenet, soit Numa Rochat et ses fils, dont Octave et Palmyr, possèdent et habitent l'Hôtel du Cygne.

Les foins chez Robert Rochat dit Rodzet



Sur les champs proches du Gros Tronc. Sur le char, Robert Rochat dit Rodzet, Jules Louis au long râteau.



Maison dite chez Pitôme. Rodzet habite la partie occidentale, tandis que la partie orientale est occupée par Bélaz, laitier.

Les foins à l'Epine-Dessus de bise



Les foins à l'Epine-dessus de bise. Sur le char René Rochat dit Mesi, futur garde-forestier de la commune du Lieu. A gauche son frère Malou. L'homme au chapeau de paille est probablement Mesi, lui aussi garde-forestier, pourvoyeur du nom du chalet de la Palestine. A droite un troisième fils, Elie Rochat.



Les patriarches de l'Epine-dessus de bise, Elie, premier du nom et Mélanie. Photo Anthony Rochat pasteur au Lieu, frère de Louis-Lucien, fondateur de la Croix-Bleue.



L'Epine-Dessus de bise, avec Aline RoCHAT-Meylan, de l'Epine-Dessus de vent, sa fille Ida et Mélanie RoCHAT, femme d'Elie, de l'Epine-dessus de bise dont on aperçoit ici le beau et vaste néveau, tout cela détruit par l'incendie de 2000.

LES FOINS.

C'était une épopée que les fenaïsons à la Vallée car beaucoup de familles se livraient encore à l'agriculture. On était moins mécanisé qu'actuellement et on était plus à la merci des intempéries. Ce mauvais temps, si mal venu à ce moment de l'année, faisait voler bien bas humeurs et caractères. Marcel du Moulin attelait sa vache et beaucoup de paysans embauchaient des faucheurs. De ces derniers, il y avait en gros deux catégories : les rouleurs qui refaisaient surface année après année au bon moment, et les fils de paysans du pied du Jura qui venaient souvent avec un cheval, voire leur propre monture. Chez mes cousins de l'Epine-dessous, ces joyeux lurons venaient généralement de Dizy ou des environs. Ce furent Charles Gaudin et sa grise, Brocard et Devenoge accompagnés de leur noble compagne du service militaire. C'est sur un de ces chevaux que

j'ai pris la seule et unique leçon d'équitation de ma vie. J'avais été éjecté; c'est haut une jument!

Chez Mesi, pas de renfort mais James disait toujours que Maman était son meilleur ouvrier. Nous possédions une brave jument nommée Bichette dont le front était orné d'une jolie flamme blanche. Ce cheval était paisible tant qu'il n'y avait pas de "tavans". Au champ, on pendait une serpillère sous son cou imbibée de "tavanol" ou d'huile de pierre. Mon tout premier travail en cette période estivale a consisté à chasser, avec une branche feuillue, ces énervantes et sanguinaires bestioles. Les premières années, Grand-père et Grand-mère venaient encore aux champs; leurs habits noirs attiraient tant de mouches. Le premier râteau en bois qui me fut confié revint à la maison très édenté; je n'avais pas encore pris le coup! Plus tard, je fus préposé au gros râteau en fer aux dents recourbées. Cela marchait bien, je voyais ce que je faisais et l'engin était solide. Un été pluvieux, je vis Grand-père allant ouvrir les chirons au Champ-de-la-Reine pour éviter la moisissure.

On fenait aux Cernies, d'abord pour les Chappuis de Cuarnens, et après pour notre propre compte. Mon oncle avait acheté ces prés

longs entourés de pierriers et de buissons. C'était le fief des vipères. Maman me parlait des dizaines de serpents tués en cet endroit au temps de sa jeunesse. Une fois, j'ai vu une de ces bêtes à la mauvaise réputation planer au-dessus du char, vers la tête de René. L'oncle levait les fourchées et mon cousin arrangeait le char.

Faire les foins aux Crêts-de-l'Epine, c'était du sport. La pente était trop raide pour faucher avec le cheval, alors on y allait à bras, à plusieurs, en escadrille. Le foin une fois tourné et séché était descendu vers le chemin de Bon-Port où on chargeait le char à échelles. Pour conduire la récolte vers le lac, on disposait de deux longues perches polies par le frottement et munies à l'avant de brancards recourbés et reliés au tout par deux boulons qui conféraient à cet engin une certaine souplesse. Un homme se plaçait devant, tenant dans chaque main un lugeon. Les faneurs entassaient sur ces lattes des fourchées et des fourchées de foin, on avançait, il fallait un peu pousser le tout et en arrivant en bas de la pente, le conducteur se trouvait

presque englouti par la masse. Deux années durant, je fus promu pilote de luge, au mois de juillet, à la Vallée.

Puis arriva la première faucheuse à moteur au village. Elle appartenait à Johnet du Café Vaudois et mon cousin Toti fit les premières démonstrations. La machine était conduite par des bras fourchus et son peigne était sur le côté. Mon cousin commença par leur domaine, puis alla faucher à gauche et à droite pour des tiers. Il y avait des badauds, des curieux et plus sûrement des envieux. Et le héros du jour avançait, imperturbable, conduisant sa merveille, le chef couvert d'un large chapeau de paille, presque un sombrero qui n'aurait pas choqué à Rio.

Les foins à l'Epine-Dessus de vent



Emile Rochat dit Milet sur son beau domaine, en dessous du hameau de l'Epine



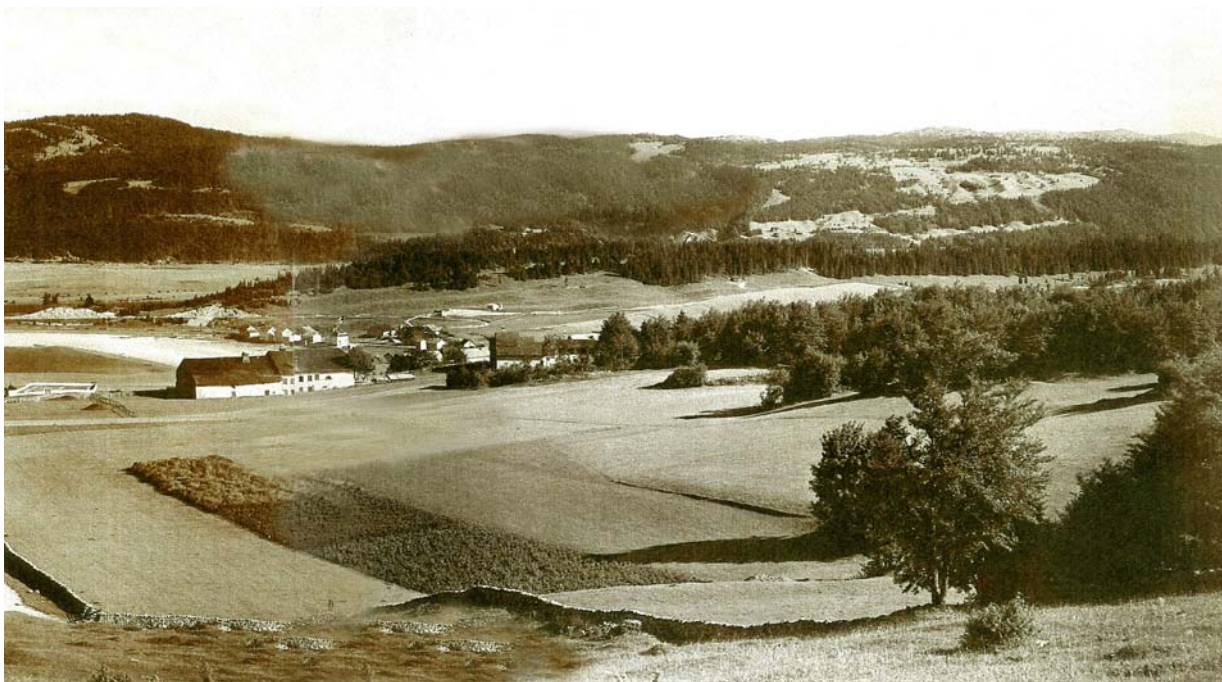
L'Epine-Dessus, deux côtés, dans les années soixante. La partie supérieure du domaine vient d'être fauchée.



L'Epine-Dessous, deux côtés, à l'heure des foins, avec Fernand Rochat dit Cubet à gauche, et sa femme, la grande Louise Girod, à droite. Des faux sont pendues à un crochet sur la façade de l'Epine-Dessous de vent. Les enfants : Georgette Denys, Fernand Denys, Ernest Rochat, ..., Victor Golay, et derrière au milieu ...



Vue sur la Vallée, en particulier sur le territoire des Charbonnières à l'heure des foins, années huitante, depuis les Communs. Au centre, Haut-des-Prés.



Le magnifique territoire agricole de derrière la Cornaz vu des Communs du Haut-des-Prés.

Les foins chez les Tsun

Nous voici avec la documentation la plus fournie sur une famille paysanne des Charbonnières, les Tsun.

Foins d'aujourd'hui foins d'autrefois

Paysans, mes frères, vous avez eu bien chaud en ce mois de juillet pour rentrer vos foins. La fatigue et la grande chaleur étaient notre lot pendant que d'autres plus heureux s'allongeaient pour bronzer ou se désaltéraient à l'ombre.

Il a fait chaud, c'est vrai. Mais ce n'est rien si l'on compare aux fenaisons d'autrefois. Bien sûr, peu d'entre vous ont vécu ces foins dont je parle, il y a 50 ans. C'était l'époque des premières faucheuses traînées péniblement par les chevaux, évidemment. Je me souviens que chez nous, mon père engageait deux ou trois « faucheurs » à Fr. 10.— les jours de beau et Fr. 5.— les jours de pluie. Des paysans de la plaine qui venaient gagner quelque argent entre foins et moissons mais, le plus souvent, des journaliers, des « rouleurs » comme on disait qui commençaient les foins au bord du Léman, pour finir à La Vallée avant de redescendre pour la moisson. Des hommes, baroudeurs et qui n'avaient jamais « pas soif » comme on dit. Le dernier de la famille avait fort à faire à porter à boire au champ. 3 verres après chaque char, c'était la ration habituelle. Il y avait Laurent, un ancien de Bochuz, Thélin, infatigable à la faux, Jaquier, dit La Toille, etc. etc. Tous, des figures combien pittoresques.

Tout allait bien tant que durait le beau temps, mais si la pluie se prolongeait, les faucheurs enchaînaient leurs faux et bûchaient le bois sous la remise ou le néveau et

finissaient par se mettre « en foire » et nous quittaient même.

Les journées étaient bien longues. Levés vers quatre heures et demie pour aller faucher les côtes ou les champs doux, déjeuner au champ. Les gamins que nous étions devaient épancher les andains. Vers 9 heures, on quittait le « vert » pour faire les 10 heures et aller « déchironner » ou décharger. Le dîner avalé, il fallait prendre la fourche de bois pour tourner le foin, le sec d'abord puis le vert, mettre en fourchées pour ensuite charger les chars à échelles. Il fallait avoir le sens de l'équilibre pour celui qui bâtissait le char : une fourchée à chaque bord, une par dessus, faire les coins et ne pas tomber lorsque le cheval dévoré de « tavans » partait s'écrier gare. Quelquefois, le char versait et il fallait tout recommencer. Heureux si la pluie n'arrivait pas sur ces entrefaites. Vers 5 heures, après le café et le fromage, faucheurs et gamins partaient décharger pendant que femmes et grand-père mettaient en chiron le foin fauché du matin. La journée se terminait vers 8 - 9 heures avant le souper qui nous amenait bien vers 10 heures. Le père et les enfants pouvaient goûter alors à un bon sommeil tandis que les faucheurs s'en allaient à l'auberge se retrouver jusque vers minuit. Pendant ce temps, les femmes faisaient la vaisselle et ma pauvre mère qui ne pouvait dormir tant que la maison était ouverte, devait encore attendre le retour des faucheurs avant d'aller enfin dormir quelques heures !

Tel était le bon vieux temps, comme on dit souvent ! S. R.

FAVJ du 28 juillet 1982

Les foins

Avant la guerre 1939-1945, c'était l'époque des premières faucheuses traînées péniblement, par les chevaux évidemment. On se souvient que chez nous, le père engageait deux ou même trois faucheurs à 10 francs les jours de beau temps et 5 francs les jours de pluie. Des paysans de la plaine parfois, qui venaient gagner quelque argent entre foins et moissons mais, le plus souvent, des journaliers, des "rouleurs", comme on disait, qui commençaient les foins au bord du Léman pour finir à la Vallée avant de redescendre pour les moissons, des durs, des buveurs souvent. Le dernier de la famille avait fort à faire à porter à boire au champ, trois verres après chaque char, c'était la ration habituelle. Il y avait Laurent, un ancien de Bochuz buvant ses quatre bols de café-Thélin, infatigable à la faux. Jaquier, dit la Toille, le grand Nicolas, de Malapalud, etc, etc. Tous des figures combien pittoresques.

Tout allait bien tant que durait le beau temps, mais si la pluie se prolongeait, les faucheurs enchapelaient leurs faux et bûchaient le bois sous la remise ou le néveau. Souvent, il finissait par se mettre "en foire" et, parfois, nous quittaient.

Les journées étaient bien longues. Levés vers 4 heures 30 pour aller faucher les côtes ou les champs doux, déjeuner au champ. Les gamins que nous étions devaient épancher les endains. Vers 9 heures, on quittait le "vert" pour faire les 10 heures et aller "déchironner" ou décharger. Le dîner avalé, il fallait prendre la fourche de bois pour tourner le foin, le sec d'abord puis le vert, mettre en fourchées pour ensuite charger les chars à échelles. Il fallait avoir le sens de l'équilibre pour celui qui bâtissait le char : une fourchée à chaque bord, une au milieu, faire les coins et ne pas tomber lorsque le cheval dévoré de "tavans", partait sans crier gare. Quelquefois, le char versait et il fallait tout recommencer. Heureux encore si la pluie n'arrivait pas sur ces entrefaites.

Vers 5 heures, après le café et le fromage, patron et faucheurs partaient décharger pendant que femmes, enfants et le grand-père

mettaient en chicons, le foin fauché le matin. La journée se terminait vers 8-9 heures, avant le souper qui nous amenait bien vers 10 heures. Le père et les enfants pouvaient goûter alors à un bon sommeil tandis que les faucheurs s'en allaient à l'auberge, se retrouver jusqu'vers 11 heures-minuit. Pendant ce temps, mère et fille faisaient la vaisselle et la pauvre maman qui ne pouvait dormir tant que la maison était ouverte devait encore attendre le retour des faucheurs (souvent éméchés) avant de pouvoir aller enfin dormir quelques heures!

Ainsi en allait-il des fenaisons autrefois. Difficile de donner une date de la fin des foins; une année, c'est fin juillet, une autre à la fin août, selon le temps.

En cette fin de siècle, les choses ont changé, c'est déjà en juin que l'on fait les foins. Ainsi, il y a deux ou trois ans, on se trouvait avec le préfet Edward Berney, en tournée de montagne, c'était le 21 juin.

- Mon garçon a fini les foins !, nous confiait-il. Du jamais vu à la Vallée, on peut le dire.

Mais autrefois, on ne commençait jamais de faner avant le 15 juillet. Il fallait que le foin soit bien mûr. Ce qui fait que souvent les foins traînaient presque jusqu'en septembre, les étés pluvieux.

Mais les foins finis, c'était un gros soulagement pour le paysan. La grange était pleine ou presque, on pouvait voir venir. Même si la neige devait venir tôt, on était paré pour la recevoir. Les foins rentrés, voilà une époque de bénédiction pour les montagnards, c'est vrai.

La période entre foins et regains était souvent courte et pour cause puisque, on vient de le voir, les fenaisons s'allongeaient quelquefois.

Il y avait toujours le lisier à mener, les pommes-de-terre à nettoyer et préparer le bois pour la maison, la laiterie et la porcherie. Il en fallait beaucoup, on l'a vu. Jean descendait, avec le cheval, les derniers stères qu'avait préparé Arthur à la Muratte ou les branches dépiées par le père. Il fallait remplir le galetas avant l'automne et l'hiver.

Il convient de revenir maintenant une fois encore sur cette excellente série de photos prises dans le cadre de fenaisons menées par la famille Tsun. En deux places, aux Plats du Séchey, première partie, puis aux Frênes, deuxième partie.



Les quatre heures aux champs, ici aux Plats du Séchey. Trois membres de la famille Tsun, jeune aide probablement suisse-allemand, et un faucheur.



Plats du Séchey toujours et des quatre heures amplement mérités.



Un beau-fils, régent aux Charbonnières, profite de ses vacances pour donner un petit coup de main. Ce pourrait bien être lui qui possède l'appareil de photo qui servira à établir ces clichés. A gauche Tsun.



Le char n'est pas loin d'être achevé tandis qu'un autre attend en contrebas d'être ramené au village. Au loin le village du Pont.



On a passé la presse à « celui qui fait le char ». Il enfilera le gros bout avec l'entaille sous l'un des pachons de l'échelette du devant du char.



Tsun s'apprête à lancer la corde par-dessus le petit bout de la presse. Après quoi il attachera la dite au tambour qui se trouve à l'extrémité arrière du char et, avec l'aide des deux palettes enfilées tour à tour dans les trous adéquats, il pressera le foin en ayant garde de ne casser ni la corde ni la presse. Un juste équilibre...



Un autre jour, à quelque distance de là, le char, parfaitement achevé et peigné, est prêt à rentrer au village.



Tandis que ces dames, nous sommes ici retournés aux Frênes, ayant achevé l'ouvrage, s'appêtent elles aussi à rentrer à la maison.



La ferme au Gros Elie Rochat des Charbonnières que Jules Rochat dit Tsun, rachètera en 1934.



Quelque trente ans plus tard.

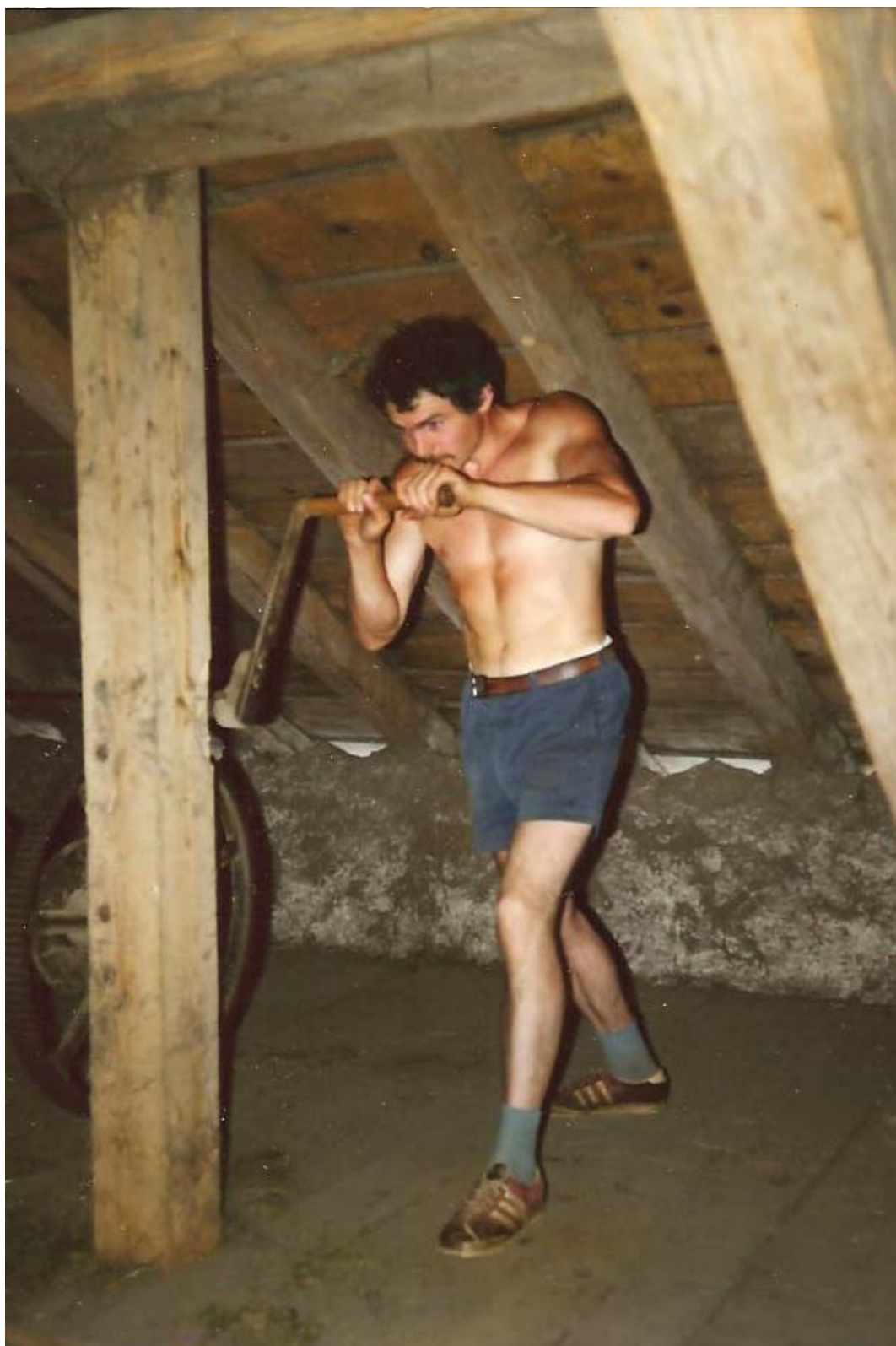


Quand les fenaisons concernaient trois domaines réunis. Ici aux Landes.



Samuel Rochat dit Mumu avec ses deux fils et la Brunette.

Des foins plus récents

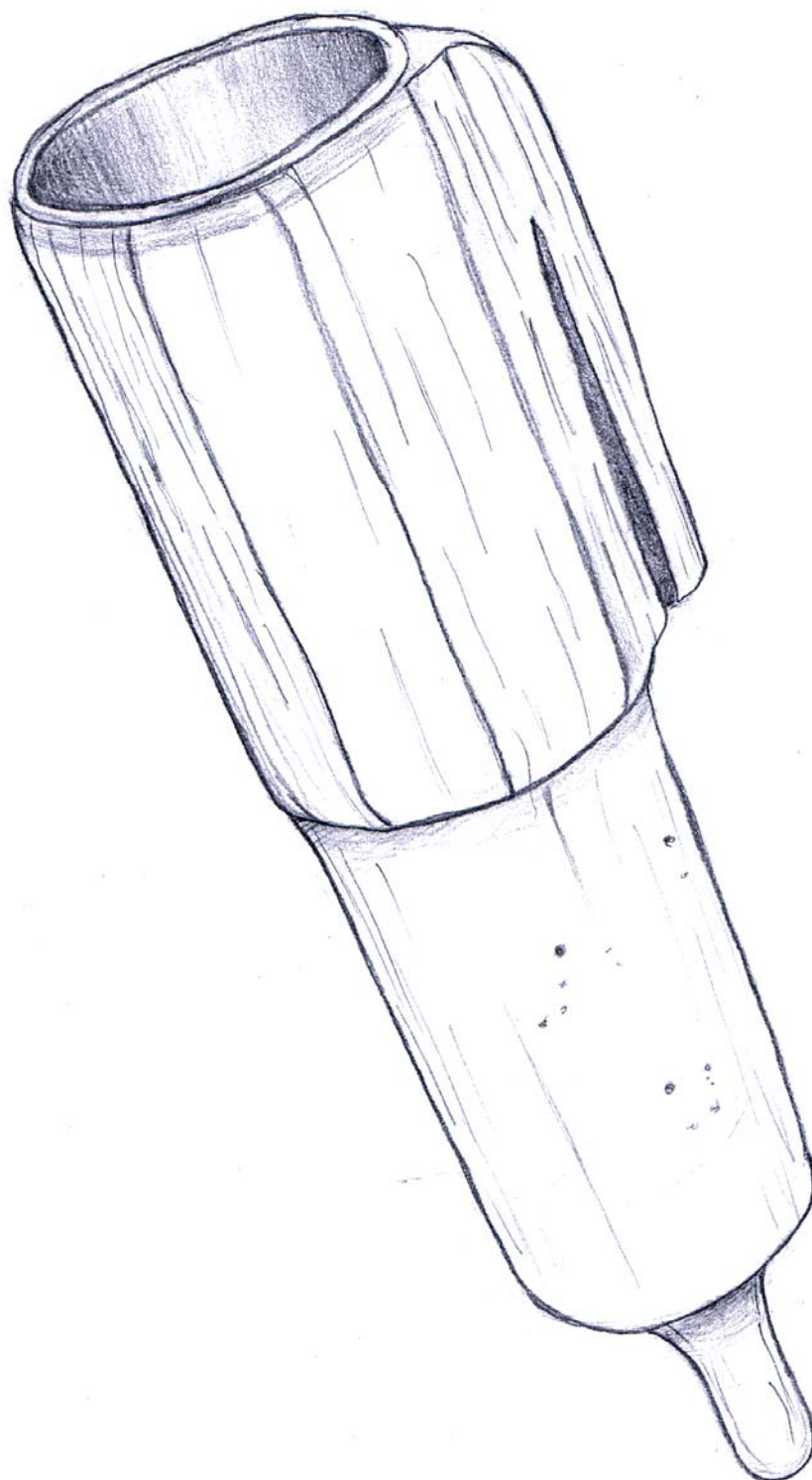


Un jeune Turc venu passé ses vacances chez les Saïset, est au monte-charge pour amener le char de foin de la grange au solin où il sera déchargé. Il en faut, de l'huile de coude, pôvr'ami !

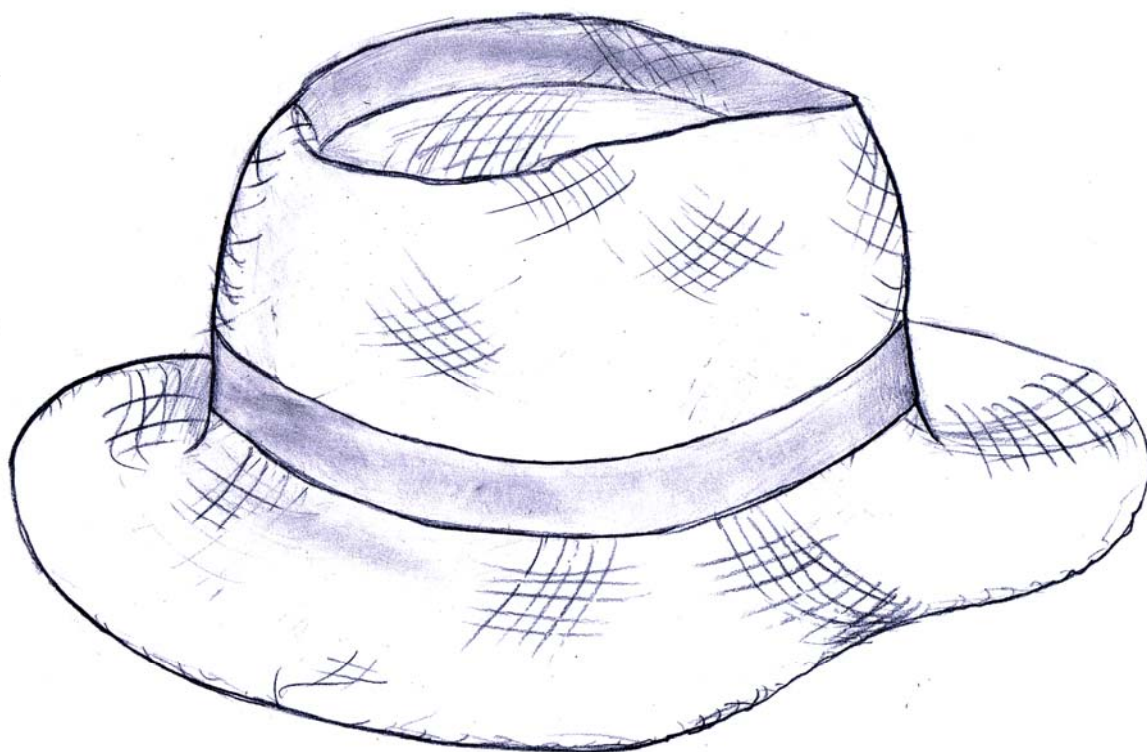


Les méthodes changent au fil des années. Le travail manuel est désormais relégué aux oubliettes.

Le matériel



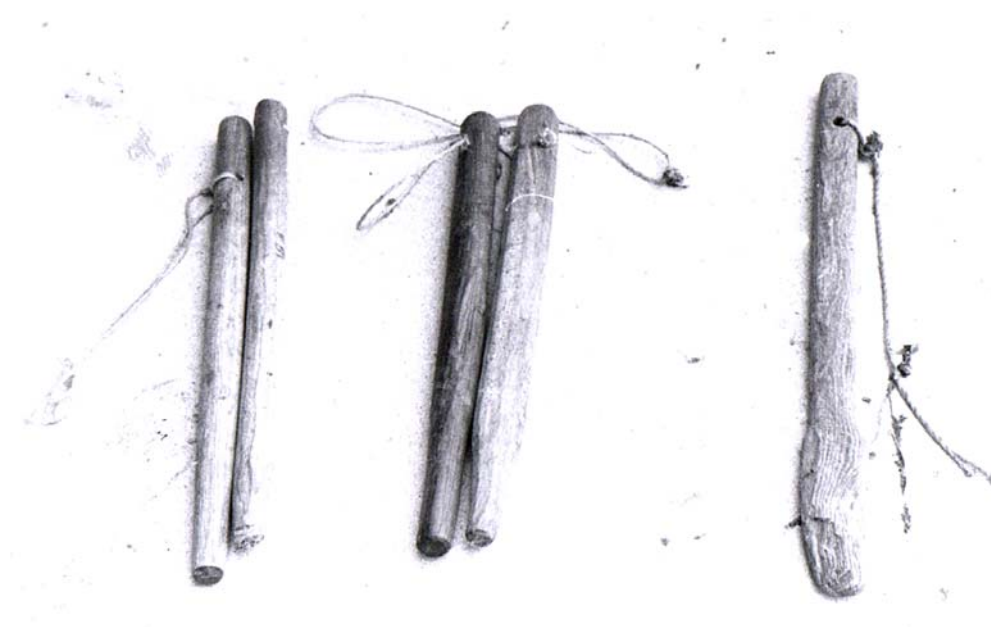
Le cova, ne manque que la pierre à aiguiser.



Le char à échelles à Toto prend la clé des champs, c'est-à-dire effectue un voyage en Suisse-allemande d'où il ne reviendra jamais.



Le gros râteau que l'on tire derrière ou à proximité du char alors que l'on charge celui-ci. Le soussigné avait fait de ce travail l'une de ses spécialités.



L

Les palettes pour presser le char.



Un plot à enchapler traditionnel et ci-dessous quand le béton remplace le bois. Il se peut que cet assemblage ne soit qu'épisodique, car l'on ne voit guère le rendu de l'enclume positionnée de telle manière et surtout sur un tel matériau.

